

termes, si des éléments sont suffisamment semblables pour permettre la comparaison, il est évident qu'ils ne peuvent être exactement les mêmes, car autrement il n'y aurait aucun intérêt à les comparer! Notons aussi que les techniques statistiques permettent de quantifier plus d'éléments qu'on ne l'imagine, au moyen de classements par rang, par exemple.

L'objection posée à la quantification, selon laquelle celle-ci ne fait que confirmer ce que l'on savait déjà, est aussi familière que mal fondée. Tout d'abord, il n'est pas rare de voir une personne soutenir deux points de vue contradictoires sur une même question dans deux situations différentes, ou d'un chapitre à l'autre d'un ouvrage. Évidemment, le scientifique n'apprendra rien à quelqu'un qui affiche une telle tournure d'esprit, le «je le savais depuis toujours» s'appliquant à l'une ou l'autre situation, suivant le résultat de la recherche scientifique. N'empêche que la confirmation scientifique d'une proposition formulée intuitivement est de toute façon plus sûre que l'intuition seule!

Pour préciser le rôle du Canada

Notons-le aussi, il y a plus d'opinions contradictoires sur un même sujet qu'on ne le croit. Ainsi, nous avons constaté au Groupe d'analyse politique que le rang et le rôle du Canada dans les affaires internationales tendaient à être sousestimés au pays même parmi les universitaires, les journalistes et même les diplomates, alors qu'à l'étranger ils étaient au contraire valorisés. Une étude quantitative nous a démontré que le rôle du Canada était en fait tenu chez nous pour beaucoup plus important qu'on ne le jugeait intuitivement. Enfin, il y a de ces soi-disant connaissances intuitives qui ne correspondent pas à la réalité. Ainsi, une étude quantitative du politicologue Don Munton de *Dalhousie University*, portant sur la période

de 1957 à 1970, a montré que le «modèle» des relations canado-américaines fondées sur la coopération et la bonne volonté était «grossièrement incorrect» et relevait du mythe. En réalité, un modèle conflictuel paraissait plus conforme aux faits.

Est-il besoin d'ajouter, en se référant aux études citées plus haut, que l'approche scientifique n'est aucunement coupée de l'histoire. Au contraire, elle passe systématiquement en revue tous les cas fournis par l'histoire au cours d'une période donnée, plutôt que de relever ça et là, comme le font les classiques, des exemples isolés qui renforcent leurs thèses tout en négligeant les événements qui les infirmeraient.

En réalité, les démarches de l'universitaire et du diplomate ne sont pas si différentes à un premier stade. Il s'agit de rassembler des informations, de les évaluer, de les intégrer et de les interpréter. C'est l'homme politique qui a, pour sa part, une tâche différente: celle de prendre une décision à partir des options que l'interprétation des données a dégagées. Or, le rassemblement et le traitement des données peuvent s'effectuer soit intuitivement soit scientifiquement. Les diplomates et les universitaires peuvent emprunter l'une ou l'autre voie, mais ils gagneraient les uns comme les autres à utiliser la méthode scientifique, les diplomates sont en train de faire un pas dans cette direction, précédés depuis quelques années — il faut le noter — par les stratèges. Au ministère canadien des Affaires extérieures, même si la plupart des diplomates restent attachés à l'approche classique, nous avons pu constater que l'on commence à reconnaître le bien-fondé de méthodes plus scientifiques. Des études systématiques ont été faites et sont en cours, ouverture qui me paraît prometteuse pour l'avenir. Il serait paradoxal et regrettable que ce soit de larges secteurs du milieu universitaire canadien qui restent à la traîne.

